

Pierre Creton, cinéaste-cueilleur en son jardin

Dans sa dernière œuvre, l'ancien ouvrier agricole filme un monde paysan où bruissent trouble et désir

RENCONTRE

C'est l'heure du jardinier. En milieu d'après-midi, Pierre Creton arrive dans la petite salle de projection de sa fidèle distributrice parisienne, Jane Roger (JHR). Le sourire est doux, la barbe soyeuse et le regard délavé, disons comme un champ de pavots bleus de l'Himalaya, cette fleur d'altitude étant sa préférée. Il l'a vue de ses yeux « sur les talus de l'Himachal Pradesh », en Inde, lors d'un voyage avec son compagnon, Vincent Barré – il en sortira un court-métrage, coréalisé avec lui, *L'Arc d'iris, souvenir d'un jardin* (2006). Le cinéaste et acteur âgé de 57 ans, auteur d'une vingtaine de films, aime aussi la fleur deureau de son pays de Caux, en région normande, où il a grandi puis fait le choix de s'installer.

Ancien ouvrier agricole, vendeur de fleurs et de miel sur les marchés, plasticien, Pierre Creton travaille aujourd'hui à son compte et entretient les jardins de ses voisins. Lesquels sont devenus des amis et jouent dans son dernier film, *Un prince*. La « cueillette » ne s'arrête jamais : le réalisateur aux chemises à carreaux trouve l'inspiration auprès de ses proches, fabrique « en communauté », filme sa vie, et parfois fait revivre un amant disparu, par touches surréalistes, comme dans *L'Heure du berger* (2008). Derrière la mélancolie pointée le film de genre, avec ce gros plan sur une

Le réalisateur trouve l'inspiration auprès de ses proches et fabrique « en communauté »

mouche prisonnière d'une toile, autour de laquelle une araignée fait la danse de la mort.

Françoise Lebrun, l'actrice de *La Maman et la putain* (1973), de Jean Eustache (1938-1981), fait aussi partie de la famille. « Avec Françoise, c'est comme si j'étais adopté par le cinéma français. D'ailleurs, mes derniers films parlent d'adoption », dit-il en citant *Va, Toto!* (2017), *Le Bel Été* (2019) et *Un prince*. Ce dernier, dévoilé à la Quinzaine des cinéastes, au Festival de Cannes, déploie ses frissonnantes ramifications autobiographiques, dans un roman d'apprentissage où le sexe côtoie la mort comme chez l'écrivain Georges Bataille (1897-1962), et ravive les souvenirs troubles d'un père chasseur.

C'est l'histoire d'un élève au lycée agricole, Pierre-Joseph, qui s'affranchit de ses parents névrosés – il est interprété dans sa jeunesse par Antoine Pirotte, puis à l'âge adulte par Pierre Creton. La mère alcoolique (Françoise Lebrun) tient une armurerie, comme un pilier de comptoir devant sa rangée de fusils. Quand on effleure le sujet familial, le ci-

néaste répond que ses parents étaient « bien pines ». Et sa façon tranquille de le dire nous terrifie.

Vers l'âge de 12 ans, « en 5^e », Pierre Creton est déscolarisé. « On m'appelait le demeuré. » Il rêve déjà de faire les Beaux-Arts, mais son père et sa mère s'y opposent. « Ils disaient que c'était un repaire de pédés et de drogués, ce que j'étais déjà. » Le jeune homme entre plus tard aux Beaux-Arts du Havre (Seine-Maritime) mais se sent empêché : « J'ai toujours voulu dessiner mais je n'ai jamais su. Puis j'ai trouvé une caméra et ça a été tout de suite l'objet idéal. » Un jour, Ginette Dislaire, la programmatrice du cinéma L'Eden, au Havre, où il travaille comme ouvrier, lui suggère de déposer un dossier pour faire un film.

Photo de famille

La suite, on la devine dans l'œuvre du cinéaste. Le territoire a suscité des rencontres qui ont créé le cinéma. Pierre Creton, initié aux ruches, filme son maître, l'apiculteur Marcel Pilate, dans *Le Vicinal* (1994). « C'est avec lui que, pour la première fois, j'agis [dans la nature], j'exerce une activité », explique-t-il dans l'ouvrage *Cultiver, habiter, filmer, Conversations avec Cyril Neyrat* (Independencia, 2010). Il y a ensuite le cultivateur d'endives, Yves Édouard, avec lequel il noue une relation « sadomasochiste », le réalisateur trouvant une forme pour raconter l'irracontable, dans *Une Saison* (2002). Il fait dire son histoire par une amie qui s'adresse à lui, face caméra, un dispositif ro-



Pierre Creton, à Cannes (Alpes-Maritimes), le 18 mai. CHLDE SHARROCK/MVOP POUR « LE MONDE »

manesque, à basse tension, qu'il continuera de développer. « Le cinéma m'a permis de rencontrer des êtres aussi terribles qu'Yves, qui ensuite est devenu mon acteur fétiche. Il est très bon, très fardien, et sait jouer les virils ! » Puis Pierre Creton exerce l'activité de peseur laitier, qui parcourt « vingt fermes chaque mois ». Il se met à filmer les visages, ainsi qu'une vache au fond des yeux, son documentaire *Secteur 545* (2005) questionnant le

rapprochement à l'animal. « Mon statut d'ouvrier agricole m'a donné une proximité avec les gens, que je n'aurais pas eue si j'avais débarqué en tant que cinéaste. Là, j'étais au même rang qu'eux. »

De tous les éléments du paysage, la cabane dans les bois du père, lequel alignait les cadavres de lièvres sur le seuil, occupe une place à part. « Dès que j'ai pu, j'ai été en rupture totale avec le fait de tuer des animaux », dit-il.

Une photo de famille lui donne l'idée d'un livre, *Une honte* (Le Gac Press et TALM, 2014). « On me voit caresser la tête d'un chevreuil mort, aux pieds d'un oncle, de mon père et de mon grand-père. Et visiblement ma mère me demande de sourire, alors je lui fais un grand sourire. À partir de cette image, j'ai demandé à des proches, entre autres ma mère, un ami philosophe, Michel Surya [auteur d'une biographie de Georges Bataille], de commenter l'image. Un Prince est un peu le développement de ce texte. »

Depuis, le père est mort (*Le Voyage à Vézelay*, 2006), Pierre Creton a récupéré la cabane, qui, entre-temps, avait été vandalisée, comme un cadeau du ciel emportant le passé. Le cinéaste l'a recyclée, y passe du temps... « De ces moments où j'accompagnais mon père, il me restait le goût de la forêt, des arbres, des traces des bêtes. Et le goût de l'image vient de ma mère, qui n'a cessé de nous photographier. Il faut faire le tri, entre ce qui est bien et le reste. » Comme avec les rushes de cinéma. Quant à sa « grande sœur », Pierre Creton partage avec elle « une passion pour les films d'épouvante » et tous deux se préparent à tourner. « On part sur quelque chose de fantastique », prévient l'extraordinaire jardinier. ■

CLARISSE FABRE

Au pays de Caux, l'éden est dans le pré

UN PRINCE



DEUX PAYSANS D'UN certain âge se roulettent des pelles, tendrement, languoureusement, devant l'entrée d'un pavillon. Toute une vie s'écoule dans les salives, voici l'histoire de Pierre-Joseph (Pierre Creton), ancien élève d'un lycée agricole, passé par tous les métiers, puis, à la cinquantaine, devenu jardinier. Et celle de son ex-patron, horticulteur, Adrien (Pierre Barré), qui l'a accueilli comme apprenti avec sa femme, vingt ans auparavant. Pierre-Joseph jeune (Antoine Pirotte) avait tout de suite été attiré par ce corps terrien, Adrien n'a pas résisté, et l'épouse a sans doute fait comme si de rien n'était. Ou alors n'a rien vu.

Dans le monde rural du pays de Caux (Seine-Maritime), en région normande,

l'herbe semble plus gay qu'ailleurs. Du moins tant que les corps masculins ne s'affichent pas trop, nous dit-on à demi-mot. Dans *Un prince*, du jardinier, cinéaste et plasticien Pierre Creton, auteur d'une vingtaine de films – la plupart programmés dans le cadre du FID de Marseille –, quelque chose de l'ordre de la magie opère à l'écran.

Trois corps vieillissants enlacés

Cela tient d'abord au dispositif, déjà testé dans les derniers longs, *Va Toto!* (2017) et *Le Bel Été* (2019) : celui d'une œuvre sans dialogues, le réalisateur filmant une sorte d'éden tandis que les voix off – ici de Françoise Lebrun, de Grégory Gadebois et de Mathieu Amalric – nous disent autre chose, créent une dissonance, prenant en charge la noirceur des récits. L'ombre du père, la compagnie des chas-

seurs, tout à la fois repoussants et excitants... Mentalement, Pierre-Joseph retourne la terre, cherche l'apaisement, se construit une nouvelle cabane dans cette même forêt où les animaux se faisaient tuer. Ce sera le temple des délices. Comme ce film tout entier.

L'amour en plante grimpante ne demande qu'à prospérer, de l'amant dans la chambre du bas à celui qui s'est endormi à l'étage. Parfois, Pierre-Joseph, Adrien et Alberto (Vincent Barré) dorment tous les trois dans le grand lit, les visages au-dessus des draps se reflétant dans le miroir de l'armoire. Puis, en un seul plan, doux et percutant, le cinéaste signale le passage du temps : Pierre-Joseph jeune se lève et, quand il revient se coucher, c'est l'homme mature qui apparaît. Trois corps vieillissants s'enlacent comme les tresses d'une glycine, nouées

par le temps. Quand une branche vient à casser, la caméra se fait plus douce. L'apiculteur meurt, étendu au sol, dans une flaque de miel comme un soleil.

Le cinéma cru et plastique de Pierre Creton n'a pas d'équivalent dans le cinéma français. Sans doute parce qu'il est si intime et personnel, le réalisateur reprenant ses motifs d'un film à l'autre (un tourne-disque, des dessins), travaillant avec ses proches, filmant sa vie (plus ou moins fictionnelle) au sein d'une « famille » qu'il s'est composée. Tel un herbier érotique. ■

CL. F.

Film français de Pierre Creton. Avec Antoine Pirotte, Pierre Creton, Vincent Barré, Pierre Barré, Manon Schaaap, et avec les voix de Françoise Lebrun, Grégory Gadebois, Mathieu Amalric (1 h 22).